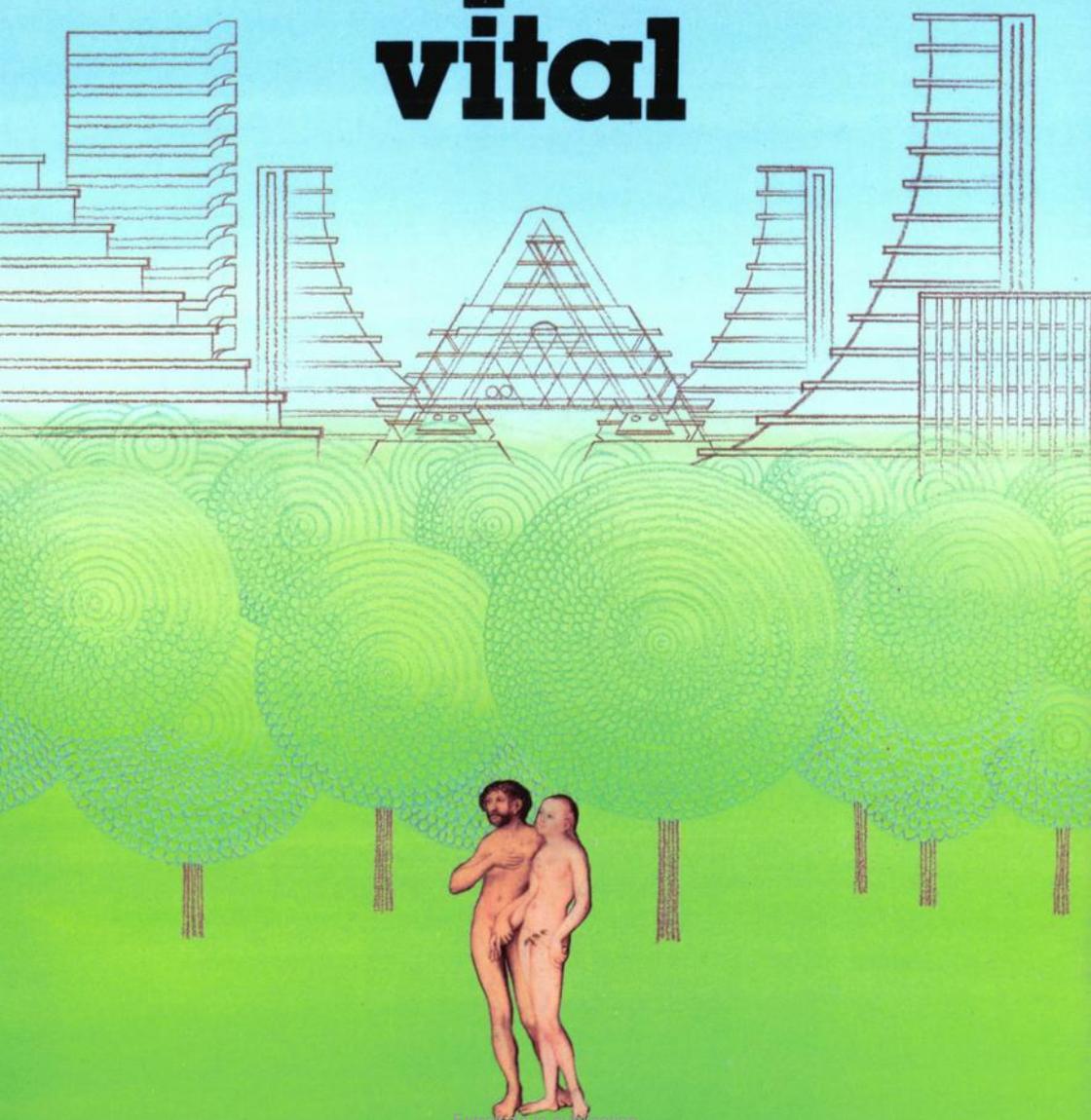


flammation
enjeux
pour
demain

jean-françois gravier

l'espace vital



L'idée d'un aménagement global de notre espace vital est relativement neuve : elle est née au XX^e siècle d'une réaction contre les désordres du XIX^e siècle ; elle concerne aujourd'hui les pays du Tiers-monde aussi bien que les pays développés.

En effet, les révolutions techniques qui se sont succédé depuis les environs de 1930 ont bouleversé les données antérieures. Elles ont diversifié les ressources, décentralisé le potentiel économique, diffusé les communications de toute nature et permis ainsi la liberté géographique des activités. Aux Etats-Unis et en Europe occidentale, l'évolution récente prouve la vigueur des nouvelles tendances : les mégalopoles éclatent, le milieu rural bénéficie de l'exode urbain et les « zones résidentielles privilégiées » sont en pleine expansion. En France même, le recensement de 1982 a révélé une véritable mutation.

On peut donc mener désormais partout des politiques tendant à organiser une croissance harmonieuse et à constituer des communautés régionales vivantes, largement autonomes. Les doctrines et les méthodes correspondantes font ici l'objet d'analyses concrètes qui s'appuient sur de nombreuses études régionales, de l'Alsace au Choletais et des Pays-Bas à la Côte d'Ivoire. Tous ces exposés sont d'autant plus accessibles qu'ils sont volontairement exempts de tableaux statistiques et de graphiques. Ils peuvent être lus par tous ceux qui s'intéressent aux problèmes du cadre de vie et à ceux de la décentralisation économique ou institutionnelle.

Jean-François Gravier est l'auteur de Paris et le désert français, ouvrage classique dont trois versions successives ont été publiées, de La question régionale, de L'aménagement du territoire et l'avenir des régions françaises, etc.

Après avoir été conseiller du Commissaire Général au Plan et membre du Conseil Economique et Social, il a été professeur au Conservatoire National des Arts et Métiers (Chaire d'aménagement du territoire) de 1965 à 1983.



9 782080 646064 FF 4606-84-1

95,00 FF

L'ESPACE VITAL

**Du paradis terrestre
à l'aménagement du territoire**

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

PARIS ET LE DÉSERT FRANÇAIS (grand Prix Gobert, 1959).

L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE ET L'AVENIR DES RÉGIONS FRANÇAISES.

LA QUESTION RÉGIONALE.

PARIS ET LE DÉSERT FRANÇAIS EN 1972.

Chez d'autres éditeurs :

AUVERGNE ET AQUITAINE, étude régionale d'emploi (C.E.C.A., 1957).

ÉCONOMIE ET ORGANISATION RÉGIONALES (Masson & C^{ie}, 1970).

JEAN-FRANÇOIS GRAVIER

L'ESPACE VITAL

**Du paradis terrestre
à l'aménagement du territoire**

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© 1984, Flammarion
Printed in France

ISBN 9782081302389

INTRODUCTION

Peut-on soutenir, avec Heidegger, que : « Habiter est le trait fondamental de la condition humaine » ? Voilà, en tout cas, dix millénaires que des hommes sédentaires s'imprègnent de paysages, les marquent de leur empreinte et s'insèrent dans des espaces familiers qu'ils nommeront des patries, ou des pays. Pourtant, l'ambition d'organiser ces espaces pour le bien de l'humanité est encore une idée neuve. Certes, on a élaboré très tôt un art des villes, un art des jardins... Mais de vue d'ensemble, point. Et pas même un mot qui la désigne.

Parmi bien des ouvrages qui nous apportent la preuve de cette insouciance, on peut citer le grand dictionnaire de Littré, qui ne date après tout que de 1872. Pour lui, le terme *aménagement* signifie : « Action de régler les coupes d'une forêt ; résultat de cette action » — et rien de plus. Quant au verbe *aménager* : « C'est aux forestiers et à l'agriculture qu'appartient le mot [...]. Depuis, il s'est étendu au langage général, où il signifie : disposer un local pour un usage quelconque. » Il est vrai aussi qu'à l'époque de Littré les *urbanistes* étaient seulement des « religieuses de Sainte-Claire [...], ainsi dites parce que le pape Urbain VIII leur a donné leur règle ».

Les pensées et les mots ont donc changé en un siècle plus que dans toute l'histoire antérieure. Il n'est pas très difficile de comprendre pourquoi. La révolution industrielle du XIX^e siècle a engendré dans les pays qu'elle transformait un tel cortège d'horreurs suburbaines qu'une réaction était inéluctable. De même que les misères ouvrières ont suscité Marx et Proudhon, de même la désolation des « rues sans joie » a suscité, plus tard, les premiers apôtres de l'aménagement. C'est un sociologue américain, Lewis Mumford, qui a stigmatisé avec une particulière vigueur « l'âge

paléotechnique », « l'esprit de la mine » et « la servile idolâtrie des grands nombres ». C'est en Grande-Bretagne que, dès 1898, un humble sténographe londonien, Ebenezer Howard, oppose aux *slums* des rêves de « cités-jardins » qui deviendront les « villes nouvelles ». C'est en Angleterre encore que, pour sauver les « pays noirs » dévastés par la crise, le rapport Barlow propose, en 1939, les premières mesures de décentralisation et la première idée d'un aménagement régional global (*town and country planning*). C'est en France, enfin, que le spectacle des sinistres banlieues proliférant autour de la capitale incite le gouvernement à prescrire, en 1932, l'établissement d'un « plan d'aménagement de la région parisienne » et que, une dizaine d'années plus tard, un « service de l'aménagement du territoire » apparaît discrètement dans l'univers administratif, sans que nul imagine encore l'avenir de cette expression.

Aujourd'hui, cependant, il n'est guère d'État européen qui ne soit engagé dans la recherche plus ou moins explicite d'une « géographie volontaire ». Au-delà des mers, le Brésil ou la Côte-d'Ivoire poursuivent d'amples actions de rééquilibrage et de mise en valeur. Demain, à mesure que les esprits s'éveilleront, les nations du tiers monde s'étonneront d'avoir toléré si longtemps ces « enfers urbains » que sont leurs monstrueuses mégapoles, aux bidonvilles peuplés de millions de déracinés, et entreprendront à leur tour de construire des sociétés plus humaines aux croissances mieux harmonisées.



Aménager ainsi notre espace vital implique le recours, non pas à une science nouvelle, mais plutôt à un art nouveau. Cet art est, comme on dit maintenant, pluridisciplinaire. Ce qui signifie qu'il s'épanouit au confluent de plusieurs sciences : la géographie et l'histoire, la démographie et la sociologie, l'économie et la technologie prospective, etc., sans oublier le droit public.

« De toutes les sciences, la plus utile à l'industriel, c'est la géographie », proclamait Auguste Detœuf, polytechnicien essayiste trop oublié¹. Car on ne fera rien de bon sans la connaissance du terrain, des hommes qui le peuplent et de leur histoire. Il faut savoir, par exemple, que si le département des

1. A. DETŒUF, *Propos de O. L. Barenton, confiseur*, Paris, 1938 (et éd. du Tambourinaire, 1958).

Hautes-Alpes est presque entièrement orienté vers la Méditerranée par son climat, son relief et ses eaux, il demeure dauphinois par son passé et certains traits de ses habitants. Ailleurs, si le pays nantais conserve des affinités traditionnelles avec la Bretagne, l'aménageur ne peut le traiter que comme un espace ligérien. Le rôle de l'analyse géographique est d'abord d'éclairer ces tensions entre espace fonctionnel et espace coutumier, puis de préciser les vocations économiques et résidentielles que suggèrent les cartes.

La démographie et sa compagne la sociologie sont le second pilier de notre art. Entre les courbes de population de telle et telle régions, on observe de surprenantes différences qui ont souvent des origines purement humaines. Il est indéniable, par exemple, que le Choletais catholique a, contrairement aux analyses de Max Weber, beaucoup mieux enrayé, naguère, l'exode rural et la dénatalité que la Cévenne protestante, victime d'un véritable effondrement. Pénétrer les causes de ce contraste est d'autant plus utile qu'elles continuent à jouer aujourd'hui.

Le plus difficile sera sans doute d'évaluer les incidences des futures révolutions techniques sur l'occupation et l'organisation de l'espace. Voilà un demi-siècle, les futurologues américains — qui ne s'appelaient pas encore ainsi — n'avaient prévu aucune des grandes innovations contemporaines, ... même pas le modeste stylo à bille. Nous sommes, certes, un peu mieux armés à présent, mais moins qu'on ne le croit parfois. Disons que, si la sagesse l'emporte, l'hypothèse la plus vraisemblable est que les efforts entrepris pour permettre l'accès de tous à des énergies renouvelables (y compris celle résultant de la fusion nucléaire), à des matières premières renouvelables et à des moyens de communication rapide rencontreront un certain succès. Encore faut-il qu'une conjonction de volontés politiques mette en œuvre « au profit du tiers monde un nouveau plan Marshall analogue à celui dont les États-Unis ont fait bénéficier l'Europe à partir de 1948¹ ». Une des conséquences de ce plan serait de mettre fin à la trop longue histoire des monopoles exercés par les États charbonniers, puis par les États pétroliers — ou, à l'intérieur des États, par les grandes agglomérations portuaires et aéroportuaires — pour établir une sorte d'égalité géographique des chances et réduire, en ce domaine aussi, les disparités injustifiées.



1. MICHEL ALBERT, *Le Pari français*, éd. du Seuil, 1982.

On voit dès lors clairement que l'aménagement du territoire ne saurait être ce jeu de « scénarios » auquel veulent souvent le réduire la prudence administrative et l'absence d'imagination. Présentant au Parlement, fin 1970, leur rapport d'activité, les fonctionnaires responsables de ce secteur écrivaient ces lignes étonnantes : « Le schéma d'aménagement de la France doit seulement être un document de prévision à long terme qui reste et restera extrêmement souple. Il doit servir en quelque sorte de trame générale intégrant à mesure les données nouvelles¹. » On nous permettra de dire qu'il y a plutôt là une doctrine du non-aménagement.

Car l'aménagement, comme tout art politique, est moins prévision qu'action. Intellectuellement proche de l'art médical, il est d'abord, certes, un diagnostic et un pronostic, mais il est ensuite une thérapeutique expérimentale. Ses objectifs sont ambitieux ; et il se réfère volontiers à ce que disait dès 1960 Gaston Berger, le père de la prospective : « L'avenir sera, dans une proportion qui ne cesse de croître, ce que nous aurons voulu qu'il soit. » On sait fort bien, par exemple, que le « plan Marshall pour le tiers monde » évoqué ci-dessus, accompagné d'une remise en ordre monétaire, apporterait très probablement une solution durable à une crise économique décennale ; seule la détermination fait défaut. On sait, par de multiples expériences, que les décisions économiques, les différences géographiques de salaires, les désenclavements circulatoires, les réputations climatiques et touristiques peuvent modifier, voire renverser les courants migratoires. On sait également, par l'observation de la France, de l'Europe de l'Est — ou, en sens inverse, du Japon —, que les États ont la faculté d'infléchir les taux de natalité (et ceux de mortalité par l'équipement sanitaire). On sait encore, par le modèle néerlandais, que des pays à haute densité humaine sont capables de protéger des espaces naturels et de maintenir, sinon d'améliorer, ce qu'on appelle « la qualité de la vie ». On sait enfin, par ce que nous apprennent ces mêmes Pays-Bas, l'Allemagne occidentale, l'Italie, etc. — ou la France —, que les structures fédérales, décentralisées, déconcentrées ou centralisées, loin de n'intéresser que les spécialistes du droit public, influencent puissamment les équilibres ou les déséquilibres internes des nations.

Ainsi apparaît la véritable dimension de l'aménagement du territoire : celle d'une vaste entreprise de réforme, voire de

1. *Aménagement du territoire* (Loi de finances pour 1971), p. 22.

reconstruction, de l'habitat humain, qui va du remodelage des paysages à celui des institutions régionales et locales. Pour définir ses buts, il ne suffit pas de confier à une « équipe prospective » l'exploration des « fins désirées ». En effet, comme l'écrivait le grand sociologue Georges Friedmann : « L'observation des fins désirées est, en soi, très différente de la recherche des fins désirables pour l'individu, la nation, l'espèce (qui, elles-mêmes, peuvent diverger l'une de l'autre à plus ou moins long terme) : calculer où l'on va, avec toute la rigueur qu'assurent les ordinateurs, ne délivre pas de l'obligation de savoir où l'on veut aller¹. »

*
* *

Il semble désormais relativement aisé d'obtenir un consentement assez général sur les « fins désirables » de l'aménagement. Quelques mésaventures récentes y ont contribué fortement. Des constructeurs, plus soucieux d'étaler leur puissance que de servir le bien commun, ont logé dans l'univers minéral des tours et des barres quelques millions de « résidents captifs » (admirable formule !) manifestement assoiffés d'évasion : cet âge-là est heureusement révolu. Par une réaction excusable, d'autres millions d'usagers ont participé allégrement au « mitage pavillonnaire », pensant retrouver la nature au moment même où ils la dévastaient : cette phase-là n'est malheureusement pas terminée, du moins en France. Mais enfin le retour aux styles régionaux, les restaurations du patrimoine et la multiplication des espaces verts sont des signes qui ne trompent guère : on peut espérer qu'après un siècle et demi de déclin plus ou moins général du goût public, les Européens sont désormais disposés à admettre des bâtiments qui n'insultent pas l'univers végétal.

Au-delà de ces aspects architecturaux, le tissu du peuplement se transforme. Qu'il s'agisse de l'Europe « développée » ou des États-Unis, les derniers recensements montrent la stabilisation et souvent le déclin des agglomérations géantes au profit de villes « à l'échelle humaine » et de campagnes où les agriculteurs ne forment plus qu'une petite minorité. Bien mieux : dans les montagnes, des cantons écartés et qui semblaient condamnés renaissent vigoureusement grâce au tourisme. Un peu partout, on ressent l'aspiration à de nouveaux équilibres qui excluent à la fois les déserts où la vie

1. GEORGES FRIEDMANN, *La Puissance et la sagesse*, Gallimard, 1970.

sociale se meurt et les fourmilières sursaturées où elle périt d'asphyxie.

* * *

Plus profondément, ne peut-on dire que les politiques d'aménagement, telles qu'elles s'élaborent maintenant, tendent à guérir les carences affectives engendrées par un milieu technique aujourd'hui dépassé ? Leurs chances d'y réussir sont d'autant meilleures que des techniques nouvelles autorisent, chaque jour davantage, l'ubiquité de la pensée et du travail.

Il devient donc possible, sinon de créer le bonheur, du moins d'installer les hommes dans des paysages favorables au bonheur. « Nous avons la France à transformer en un vaste jardin mêlé de bosquets », écrivait assez naïvement le cher Proudhon en 1863, peu de temps avant sa mort. Quelques années auparavant, dans un des plus beaux poèmes qui soient, Charles Baudelaire demandait : « Mais le vert paradis des amours enfantines... — Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs — Et l'animer encore d'une voix argentine ? » Cette nostalgie, cette recherche d'un paradis perdu, nous la décelons dans la plupart des grandes entreprises humaines de maîtrise de l'espace, depuis les villes royales de la Perse jusqu'aux travaux de la vallée du Tennessee. Il nous a paru utile de retracer quelques phases de cette aventure et d'en extraire quelques enseignements, afin d'éclairer ensuite les méthodes et les doctrines que l'on peut proposer, en ce xx^e siècle finissant, pour que les hommes du xxi^e siècle soient des habitants heureux.

CHAPITRE PREMIER

LES PERSES

C'est un archéologue australien, Vere Gordon Childe, qui a parlé le premier, au milieu de ce siècle, d'une « *révolution néolithique*¹ » et l'a présentée comme l'une des transformations les plus décisives qu'ait vécues l'humanité. « La sédentarisation des populations, l'agriculture, l'élevage, la céramique sont les grands acquis du Néolithique, beaucoup plus sans doute que le polissage de la pierre². »

En moins de quatre mille ans, en effet, entre 8000 et 4000 avant notre ère, on passe « du dernier chasseur d'aurochs aux scribes mésopotamiens », selon la formule de Leroi-Gourhan. Or cette métamorphose, qui engendre les premiers systèmes techniques, s'est accomplie dans un espace bien défini : Thessalie et Macédoine, Turquie, Syrie et Liban, Palestine, Irak, Iran du Nord. Même s'il a subi depuis lors un certain dessèchement, ce Proche-Orient semi-aride n'était assurément pas une région privilégiée, comme le prouvent les efforts précoces d'irrigation (entre 5000 et 4000 av. J.-C. en Mésopotamie). Peut-être les contraintes physiques ont-elles stimulé ici, plus qu'ailleurs, l'imagination créatrice des hommes, de la même manière que la contrainte de la rime stimule l'invention poétique.

Toujours est-il que les plus anciennes installations fixes se rencontrent en ces contrées et pendant cette période. D'où la naissance de l'agriculture, car « il ne peut y avoir d'agriculture sans sédentarisation des populations, il ne peut y avoir de sédentaris-

1. V. G. CHILDE, *L'Orient préhistorique*, Paris, 1953.

2. BERTRAND GILLE, *Histoire des techniques*, La Pléiade, NRF, 1978.

tion sans agriculture¹ ». Entre - 8000 et - 7000, les céréales cultivées apparaissent. Un peu plus tard, on trouve des pois et des lentilles en Macédoine. Puis on signale l'olive, la poire, l'amande, la figue et, bientôt, la vigne. Quant à l'élevage, la chèvre et le mouton sont domestiqués un peu partout au début du - VII^e millénaire, tandis que le bœuf et le porc sont présents en Thessalie avant - 6000, époque où l'on travaillait déjà la laine en Anatolie. Simultanément, les premières agglomérations sont édifiées, généralement en briques crues séchées au soleil. Au - VI^e millénaire, il ne s'agit pas encore de vraies cités, mais on voit surgir des forteresses-palais, des acropoles, « signe d'une société déjà évoluée, hiérarchisée ».

Enfin, l'enracinement géographique produit des mutations encore plus essentielles sur le plan spirituel. L'homme sédentaire peut honorer ses morts, leur construire des tombeaux. Il dépasse l'animisme spontané et devient un être religieux.

* * *

Un lieu exprime toute cette histoire : *Jéricho*. C'est d'abord, nous dit le Guide Bleu d'Israël, « le site du monde le plus bas qui soit occupé par une agglomération urbaine » (près de 300 mètres au-dessous du niveau de la mer). C'est surtout « la plus vieille ville du monde ». Car, plus de six mille ans avant sa destruction par Josué (ou, plus vraisemblablement, par un tremblement de terre, vers - 1230), l'endroit était occupé « par des populations de chasseurs qui s'y fixèrent en s'adonnant à une agriculture, sans doute rudimentaire à ses débuts, mais dont le niveau technique s'éleva par la suite. La poterie n'était pas encore en usage que le site fut déjà doté de fortifications. On a mis au jour deux remparts de cette époque néolithique précéramique. Le premier fut érigé, avec au moins une tour ronde (encore visible), vers - 7000 (date obtenue par analyse de résidus organiques contenant du carbone 14), le second vers - 5800 par des envahisseurs qui bâtirent des maisons en briques, au sol stuqué, qui vénéraient une déesse de la fécondité, représentée par de nombreuses figurines d'argile², et qui rendaient peut-être un culte à leurs ancêtres (visages humains modelés en argile sur des crânes, puis en plâtre sans support

1. BERTRAND GILLE, *op. cit.*

2. En fait, la présence de cette déesse est attestée dès - 7800 (civilisation natoufienne), ce qui fait de Jéricho le lieu de culte le plus ancien du monde.

osseux). La raison d'être de cette installation était une source, en face du tertre, qui est aujourd'hui connue sous le nom de *fontaine d'Élisée*¹ ».

Cette longue citation nous a paru indispensable, car on trouve ici rassemblés, de manière étonnamment précoce, tous les éléments de cette révolution néolithique pendant laquelle l'homme commence à marquer l'espace. Sous le monticule pelé de la Jéricho biblique, haut de quinze mètres à peine, les fouilles des archéologues ont retrouvé, en effet, la naissance de l'agriculture et celle de la céramique (vers - 6000), le début de l'art des fortifications, les premières maisons, la première déesse et les premiers tombeaux. Enfin, la source, sans laquelle rien ne se serait passé : après bientôt dix mille ans, elle continue de couler et d'irriguer l'oasis.

* * *

Dans la Jéricho néolithique, qui semble avoir duré près de quatre millénaires, aucun édifice n'abritait encore les figurines de la déesse. « Le temple fait son apparition définitive² » au cœur du fertile delta mésopotamien, dans la civilisation d'El Obeid, au moins quatre mille ans avant notre ère, douze siècles avant la première pyramide égyptienne. Pendant le millénaire suivant, la civilisation sumérienne érige les tours à étages couronnées d'un petit temple — les fameuses *ziggourats* — qui sont les « prototypes de la tour de Babel », et dont on ignore toujours la véritable destination.

C'est dans ce « paradis naturel » de la basse Mésopotamie, à Our, que la Bible fera naître Abraham, après y avoir trouvé l'image de l'Éden.

« Yahvé Dieu planta un jardin en Éden, à l'Orient, et il y mit l'homme qu'il avait façonné. » Le récit *yahviste* de la Genèse a été « rédigé dans le royaume de Juda au - IX^e siècle³ », peut-être en partie déjà sous Salomon, au siècle précédent ; mais les premiers éléments ont été recueillis bien plus tôt. Le nom divin de Yahvé figure sur les tablettes découvertes en 1975 à Ebla (Syrie) et datant de - 2500. Le mot *Éden* rappelle l'akkadien *edinu* (plaine, steppe) et le sumérien *edm*, qui désigne plus précisément un terrain fertile et irrigable. Aussi bien, quatre des versets suivants, qui « conser-

1. *Israël*, Les Guides Bleus, Hachette, 1981.

2. BERTRAND GILLE, *op. cit.*

3. *Bible Osty*, éd. du Seuil, 1973.

vent sans doute quelque ancienne tradition sur le site du jardin d'Éden » et ont été ajoutés au récit primitif, décrivent majestueusement l'abondance des eaux. Rappelons ce texte « géographique », rarement cité :

— 2.10. « Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin et de là se divisait en quatre bras. »

— 2.11. « Le nom du premier est Pichôn ; c'est lui qui contourne tout le pays de Hawila, où il y a de l'or. » (Hawila est une région d'Arabie...)

— 2.13. « Le nom du deuxième fleuve est Guihôn ; c'est lui qui contourne tout le pays de Kouch. » (Guihôn est aussi le nom de la source, intermittente mais abondante, qui a permis la naissance de Jérusalem.)

— 2.14. « Le nom du troisième fleuve est le Tigre ; c'est lui qui coule à l'orient d'Assour. Le quatrième fleuve, c'est l'Euphrate. »

Ici, l'évocation n'a plus rien de mythique. L'Euphrate, notamment, représentait pour les Israélites « le Fleuve » par excellence. Les pasteurs hébreux, sur leur terre assoiffée, imaginaient donc le jardin de Yahvé, le paysage idéal, à la ressemblance de l'oasis fluviale originelle qui, par-delà le désert, à mille kilomètres « à l'orient » de la mer Morte, ne cessait pas de les fasciner.

* * *

Au premier siècle de notre ère, la traduction grecque de l'Ancien Testament (dite « version des Septante ») va donner à l'Éden hébreu un autre nom : *paradeisos*. Ce qui veut dire, selon notre vieux dictionnaire Bailly : « Parc, lieu planté d'arbres où l'on entretient des animaux. » En fait, l'acception du mot est plus large que celle d'Éden, puisqu'il signifie dès cette époque « le séjour des âmes bienheureuses » (« Aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le paradis »). Pourtant, son origine est apparemment profane : il dérive du persan *paradaiza* (de *pairi*, entour, et *daeza*, rempart), dont le sens primitif est « enclos » et qui, nous dit Renan, « désignait d'abord les parcs des rois achéménides ». La vision chrétienne du paradis terrestre a donc un lien direct avec cette civilisation perse qui, dans le même Proche-Orient, a accompli le premier effort de maîtrise de l'espace.

C'est au début du premier millénaire avant notre ère que les Indo-Européens brachycéphales envahissent définitivement l'Europe occidentale, l'Europe méridionale et l'Asie occidentale. Ils viennent, semble-t-il, des steppes ukrainiennes et leurs diverses

branches présentent d'indiscutables traits communs. « On a remarqué qu'une correspondance de vocabulaire existait entre l'indo-iranien et l'italo-celtique. Il a été remarqué aussi que le vieux perse est apparenté à la langue des Slaves baltes, ce qui laisse supposer que les ancêtres des Iraniens vivaient à proximité des Slaves¹. »

Quoi qu'il en soit, l'installation des Aryens dans le sud-ouest de l'Iran est acquise au – ix^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où la Genèse prenait sa forme définitive. Les Assyriens connaissent les Perses (Parsua) en – 844 et les Mèdes (Madaï) en – 836. Lorsque, près de trois siècles plus tard (– 549), le grand Cyrus unira ces deux ensembles de tribus, c'est tout l'Iran actuel qui forme la base d'où il s'élançera aussitôt pour ses immenses conquêtes.

* * *

Cet *Iran* est une citadelle naturelle entre le golfe Persique et la mer Caspienne, mais aussi un pont entre l'Asie centrale et l'Asie Mineure. Une citadelle. Au nord, la barrière de l'Elbourz, qui culmine à 5 671 mètres, domine la Caspienne d'un abrupt formidable. Du nord-ouest au sud-est, le Zagros étire sur plus de 1 000 kilomètres de long et 200 à 300 de large des plis parallèles qui dépassent parfois 4 000 mètres. Au sud-est, les montagnes du Makrân sont particulièrement difficiles et déshéritées. Ainsi, le plateau central de l'Iran est pratiquement coupé de la mer.

Un pont, tout de même. Car deux portes s'ouvrent dans cette enceinte. Au nord-ouest, l'isthme de l'Azerbaïdjan, avec ses vallées et la dépression du lac d'Urmia, a permis aux Mèdes et aux Perses — puis à d'autres — de s'infiltrer entre Elbourz et Zagros. À l'est, les montagnes du Khorassan offrent de larges échancrures par où se sont engouffrées « des vagues d'envahisseurs venant des plaines eurasiennes » qui ont, elles aussi, déferlé sur le plateau central. Or le cœur de ce plateau, que traversent deux chaînes intérieures culminant à 4 830 mètres, est une vaste dépression désertique, qui passe pour la plus sèche du monde. Au nord, c'est le Dacht-é-Kévir, ancien lac asséché : « Le Kévir, nous dit le Guide Bleu², est un désert absolu ; on n'y trouve aucune plante, aucun animal, aucun insecte. » Au sud, c'est le Dacht-é-Lout, qui s'abaisse jusqu'à 300 mètres d'altitude et « présente un aspect

1. ROMAN GHIRSHMAN, *L'Iran, des origines à l'Islam*, Albin Michel, 1976.
2. *Iran, Afghanistan*, Les Guides Bleus, Hachette, 1974.

encore plus désolé » ; ses rares explorateurs ont déclaré que, par comparaison, le désert de Gobi semblait une prairie fertile.

Plus généralement, l'Iran est un pays mal arrosé : pas de grand fleuve ; moins de 20 centimètres de pluie par an sur la majeure partie de son territoire, ce qui ne permet, au mieux, que de maigres pâturages. Cet espace trois fois plus grand que la France reçoit nettement moins d'eau du ciel, ce qui faisait dire, avant le pétrole, qu'il « n'était riche que de kilomètres carrés ».

* * *

Comment donc cette contrée hostile a-t-elle pu engendrer une civilisation prestigieuse et donner naissance au premier empire mondial ?

On pense d'abord, certes, aux deux plaines extérieures privilégiées. Au fond du Golfe, la Susiane, prolongement de la Mésopotamie, siège « d'une très vieille civilisation urbaine et sédentaire ». Au bord de la Caspienne, la plaine tropicale extraordinairement fertile qui est la zone la mieux arrosée de l'Iran (plus d'un mètre de pluie par an). Mais ces plaines n'ont jamais joué qu'un rôle secondaire. Les centres vitaux de la Perse étaient ailleurs : dans les hautes vallées du Zagros et de l'Elbourz, qui reçoivent encore plus de 50 centimètres d'eau, et surtout sur les bordures intérieures de ces massifs. L'explication est que, dans ces zones, on a su, dès la période préhistorique, utiliser pour l'irrigation les nappes aquifères, alimentées par les torrents descendus des montagnes, grâce à la « géniale invention » des *qanat*¹. Le mot, d'origine sémitique, désigne des galeries drainantes souterraines à faible pente, qui procèdent d'une technique minière (travers-banc) plutôt qu'agricole. Jalonnées de nombreux puits pour l'évacuation des matériaux et l'aération, ces galeries conduisent l'eau de la nappe vers les terres cultivées par un écoulement continu (cette eau est donc perdue lorsque l'irrigation n'est pas nécessaire). Sur le haut plateau iranien, certains *qanat* atteignent 43 kilomètres de long, et l'on connaît des puits ayant jusqu'à 300 mètres de profondeur².

Les *qanat* n'ont pas seulement été maintenus, mais développés jusqu'à nos jours. On estimait vers 1960 qu'ils étaient au nombre d'environ 40 000, fournissant un débit total de 600 à 700m³/s, « soit

1. H. GOBLOT, « Le problème de l'eau en Iran », *Acta geographica*, déc. 1963.

2. X. DE PLANHOL & P. ROGNON, *Les Zones tropicales arides et subtropicales*, A. Colin, 1970.

Max Weber et les Cévennes. Le Limousin. Le Choletais. Alsace et moyenne Garonne. Une politique néerlandaise. La Côte-d'Ivoire	243
XV. <i>Loisirs et développement</i> . Une nouvelle dimension économique. Les gisements touristiques. Le thermalisme. Le rivage du Languedoc. Lacs et campagnes. L'or blanc. La preuve par l'Autriche. Le triomphe de la Haute-Savoie	259
XVI. <i>La cité</i> . Un urbanisme humaniste. L'affaire Le Corbusier. Deux millions de logements à détruire. Le cadre urbain. La consommation de l'espace. La ceinture verte. La ville polynucléaire. Au bord de l'eau. L'interconnexion. L'identité locale	273
XVII. <i>L'aménagement global</i> . Valoriser les rentes. Les Alpes du Sud. Le Massif central. La Champagne-Ardenne. Perspectives ibériques. Les objectifs démographiques. Un schéma pour la France	291
XVIII. <i>Région et nation en Europe</i> . La terre et la mer. Une famille de langues, de religions et d'esprits. La fin du centralisme. Le fédéralisme allemand. Les libertés britanniques. Décentralisation et politique en Italie. L'évolution française. Région et département. Une Europe active. Le paradis réinventé?	309
ANNEXES	
I. <i>Notitia provinciarum et civitatum Galliae</i>	329
II. Évolution de la population par canton (1876-1936) ...	332
III. Les mégalofoles dans le monde	333
IV. Principaux fleuves du monde et d'Europe	335
V. Projet de schéma directeur routier (1983)	336

*Achévé d'imprimer en novembre 1983
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 9997. — N° d'imp. 1918. —
Dépôt légal : janvier 1984.
Printed in France